

---

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**L'orgie**

Jacques Godbout

---

Volume 26, Number 3 (153), June 1984

Indépendance : le mot et la chose

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60385ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Godbout, J. (1984). L'orgie. *Liberté*, 26(3), 34–39.

JACQUES GODBOUT

## L'ORGIE

L'orgie a duré vingt ans. Sans reprendre souffle la Province, de provinciale paroissiale et rurale, est devenue un Etat confédéré urbain laïque. Il y eut orgasme après orgasme: transfert de sens, transfert de responsabilités, le clergé qui taxait la population depuis deux cents ans pour se construire des églises, des presbytères, des hôpitaux, des écoles, des collèges, des institutions de charité, des maisons de retraite, des universités à Montréal et à Québec, remit l'une après l'autre ses dettes et ses responsabilités à l'Etat au moment même où des milliers d'enfants arrivaient sur le marché du savoir. Une orgie. Il fallait bien trouver une source d'énergie sociale, un moteur, une émotion qui permettrait l'échange en douceur.

Nous n'étions pas en guerre, comment alors réunir tous les citoyens et les impulser vers la victoire? Nous serions en amour: *French Canadian is beautiful!* Le nationalisme, sous toutes ses formes, libérale, riniste, d'union nationale ou péquiste, allait nous secouer le canadien. Nous avons refait le système d'éducation, changé les approches de la justice, réécrit le code civil, assuré la gratuité scolaire et médicale, consommé des slogans, appris à manger, reçu le monde en visite, inventé de toutes pièces une littérature, un cinéma, une musique, des chansons, un théâtre, nous nous sommes donné des moyens d'information, nous avons appris à parler, à entendre, nous avons ajusté nos montres à l'heure de Paris,

New York et Los Angeles. Une orgie. Mais qui peut vivre sur trois fuseaux horaires *simultanément*? Nous l'avons tenté.

Et tout ce temps où nous avons travaillé dans le concret, bâtissant des barrages et des métros, des caisses d'économie et des industries, une fonction publique et des stades, nous avons aussi œuvré dans le domaine symbolique, par cocktails molotov, cellules terroristes, manifestations douces, affrontements avec la police, combats idéologiques; nous avons lu et digéré et répandu et rejeté tout ce qui se lisait depuis cent ans dans le monde révolutionnaire. Nous sommes passés de Charles Maurras à Karl Marx à Toffler. En vingt ans. Une orgie. Nous eûmes nos Bakounine, nos Lénine, nos Staline, nos Sartre, nos Debray, nos castristes, nos séparatistes, nos fédéralistes, nos syndicalistes, nos maoïstes, nos féministes.

Alors il y en a qui s'étonnent que le lit soit défait et les amants moroses? Ils reprennent leur souffle, les Québécois, ils ont peint en vert les campagnes, en français les affiches, se sont fait dire vingt fois qu'ils étaient débiles et vingt fois sont retournés à l'école, ils ont découvert l'écologie, l'assurance-automobile, le prix du pétrole, l'éducation des adultes, le placement des vieillards, la pornographie, le racisme dans le taxi et l'ordinateur dans les écoles, en plus de s'inventer des C.L.S.C., des C.S.S.T., des U.Q., des S.O.D.I.Q., des C.S.F., des C.E.C.O., et j'en passe...

Alors, quand on vient me demander si je crois toujours à l'indépendance, je me permets de rire un peu. Car il faudrait savoir si la souveraineté du peuple québécois, selon la formule de l'indépendance politique, est le plancher ou le plafond de notre édifice social, national ou économique. Seul Pierre-Marc Johnson a publiquement osé, à ce jour, poser cette question fondamentale: est-ce que «l'indépendance» est l'aboutissement d'un processus politique de maturation d'un peuple, ou est-ce la crise de

puberté qui permettra demain à l'adulte de s'assumer?

Pour ma part, je vois l'autonomie comme un objectif à atteindre, cherchant tout au long du parcours à équilibrer les libertés individuelles, les droits de la personne et les devoirs sociaux. En vingt ans déjà, ce petit pays de six millions d'habitants a parcouru un sacré bout de chemin. Il commence même d'être envahi, comme le reste de l'Occident, par des citoyens du Tiers-Monde qui ne sont pas parmi les plus bêtes puisqu'ils choisissent de quitter leur misère afin de profiter rapidement de notre relative prospérité.

Quitte à me répéter, je considère le consumérisme, c'est-à-dire la percée des transnationales dans notre vie privée, émotive, symbolique, comme le plus grand danger sur le chemin de la maturité. Aux enfants de 1950, l'on proposait Dieu, Famille, Patrie. C'était la nourriture même du discours duplessiste. Aux enfants de 1980 l'on offre désormais: Etat, Solitude et Marchandise. L'Etat n'est plus que le système de contrôle des échanges marchands, soumis aux pressions des grands groupes concurrents que sont les affaires et leur miroir les syndicats. La *solitude*, par contre, est la situation de plus en plus courante des nouveaux consommateurs, solitude des femmes vieilles et pauvres, solitude des femmes monoparentales, solitude des jeunes adultes riches, solitude des enfants dont les parents sont occupés à gagner chacun un salaire, solitude des joggers de fond, le walkman sur les oreilles, tous soumis au marketing intensif des *marchandises* dont l'économie contemporaine, pour simplement rouler, a le plus grand besoin. Face à son écran cathodique, les doigts sur le clavier, le consommateur idéal se programme comme prévu dans les logiciels. Une vie de puce a remplacé la vie de chien.

Tout avait commencé, il me semble, par une quête d'identité: qui étions-nous, citoyens canadiens, sujets britanniques, catholiques de naissance, francophones d'expression maternelle, isolés au bout de l'Amérique glaciale? Comment pouvions-nous

devenir maîtres «chez nous»? Les Français un jour sauraient-ils nous écouter, ou même nous entendre? Les Américains viendraient-ils nous visiter? Pourrions-nous avoir un siège aux Nations-Unies? N'étions-nous pas une nation?

Au bout de cette quête d'identité, force nous est de constater que nous nous sommes coulés, de plus en plus, dans les grands moules du marketing. Les Québécois ne forment pas tant aujourd'hui un peuple que des strates dans les grands cahiers des publicitaires. La complicité des non-fumeurs, dans les restaurants, a remplacé celle des militants qui réclamaient des menus en français chez Murray's, il y a vingt ans. Tous les groupes qui revendiquent des droits, les paraplégiques et les chômeurs, les enfants battus et les femmes au travail, nonobstant la légitimité de leurs réclamations, n'ont fait, comme l'écrivait récemment Christopher Lasch, qu'ajouter à l'inflation des idées. Or si l'inflation dévalue l'argent, elle dévalue aussi la parole démocratique.

Le jour où j'ai entendu, lors d'une Rencontre des écrivains, «l'écrivaine» Nicole Brossard affirmer que «le sort fait aux femmes ici est pire encore que celui fait aux Juifs à Auschwitz», j'ai compris comme les mots et les réalités n'avaient plus qu'un sens publicitaire; un an plus tard René Lévesque était traité, par un syndicat, de «boucher de New-Carlisle»; et Mordecai Richler comparait le P.Q. au nazisme, etc. «*The language of radical protest loses its critical content when appropriated by such groups*», écrit C. Lasch qui ajoute: «*Since interest-group politics invites competitive claims to the privileged status of victimization, the rhetoric of moral outrage becomes routine, loses its edge, and contributes to the general debasement of political speech*».

Nous sommes entrés, avec toute l'Amérique, dans l'univers de Disney-world où les spectateurs ont l'illusion de la liberté, passant d'un pavillon à l'autre. Est-ce que la variété des marchandises à l'étalage remplace adéquatement la diversité des expressions politiques? C'est cette illusion d'optique, à mon avis,

qui occulte le débat de l'indépendance. De toute manière, quand on songe à l'acquis, à la sécurité matérielle et psychologique conquise depuis vingt ans (alors que plus personne ne peut sérieusement invoquer la Louisiane comme avenir), l'on peut se poser, à propos de la souveraineté, la question de Jean-Marie Domenach à propos du programme socialiste français: «Comment faire en sorte que les citoyens veuillent ce qu'ils possèdent déjà?» Nous sommes passés de la Révolution tranquille à l'autonomie sereine. Bien sûr il manque le plafond, l'indépendance, mais il manque aussi un toit au stade. Peut-on se le payer, le grand mât tiendra-t-il?

Nous avons vécu, à ce jour, une orgie de changements qui ne semble pas vouloir prendre fin. A bout de souffle le Québec? Que dire des nouvelles structures dans l'enseignement, des transformations industrielles, de la refonte du système électoral, de la conquête des marchés extérieurs (même la pègre québécoise s'est appropriée un coin de la Floride)? Or, dit-on, la gent intellectuelle serait morose! Morose? *Post coitum triste*? Allons donc! Après l'amour, disait une dame d'expérience, l'homme n'est pas triste, il est pressé. Le Québec aussi est pressé, mais il ne sait plus très bien où il va. En fait la seule fois où, depuis 1976, ce pays a vécu un intense moment de solidarité, de communion, de créativité, de parole libre, d'imagination débridée, d'espoir et de plaisir, fut cette semaine de janvier 1984 où la loterie (québécoise) offrit 13 millions de dollars au gagnant. Et le plus extraordinaire fut que René Lévesque, premier ministre, acheta lui aussi des cartes de la 6/49! Et s'il avait gagné?! Aurait-il déclaré l'indépendance?

Nous vivons dans un pays surréaliste. A la radio, cependant que je termine cet article, on annonce un festival *western* au bar «Le Galop» mettant en vedette Roger Brunelle, chanteur *tyrolien*. Nous avons entrepris et réussi l'insertion du pays québécois dans la fiction, c'est-à-dire dans les *possibles*. Nous n'avons pas qu'un avenir documentaire, c'est déjà beaucoup

---

plus qu'en 1960. Je ne sais pas si l'orgie est terminée, si la fébrilité va céder la place à la volupté, si la douceur du nouvel âge va teinter les conquêtes de la nouvelle technologie, si nous continuerons de vivre avec trois montres au poignet, si nous allons vers la tendresse partagée ou «la masturbation softtaoïste», suivant le mot d'Attali. Mais je sais que je ne veux plus que l'on me demande si je suis «toujours en faveur de l'indépendance»! C'est une question à ne jamais poser pendant une orgie.

*Le 6 mars 1984*